

Quelques lettres entre Henry Bauchau et Marc Dugardin

Paris 11 mai 03¹

Cher Marc Dugardin

Je viens de relire *Solitude du Cœur*² et je l'ai aimée et sentie encore mieux que lors de ma première lecture. Vous parlez «vraiment» et comme vous dites «à l'ombre d'un silence».

Je suis frappé par la présence à demi-cachée de la montagne et de la mère dans vos poèmes. Sans doute suis-je frappé par cela que j'ai passé 25 ans à la montagne [,] mon frère aîné la plus grande partie de sa vie (il y vit encore) et que tous deux nous avons fait, sans le savoir, ce mouvement pour nous mettre à distance d'une mère très aimée.

Je connais comme vous «cette part de toi/qui a déjà sombré»

Vous écrivez dans une langue naturelle qui coule de source (impression de lecteur)

«tu es celui qui donne
et n'a pas besoin d'exister»

Je ne suis pas philosophe, j'entends là le désir de notre époque. Le désir fier de l'ego qui n'est manifestement pas le vôtre: tout recevoir avec peu d'effort. Et le désir vrai: reconnaître le don qui pousse à se réaliser. Celui qui donne n'étant pas dans le champ de nos perceptions.

Vous avez des images très belles qui sont en même temps des sensations :

1 Il s'agit d'une des rares lettres manuscrites d'Henry Bauchau dans cette correspondance. Légèrement réécrite, elle a été intégrée dans *Le Présent d'incertitude, Journal 2002-2005* à la date du 10 mai 2003 (Actes Sud, 2007, p. 87) – Voir note de présentation p. 31.

2 Marc Dugardin, *Solitude du Cœur*, Rougerie, Mortemart, 2002.

la montagne écartée par l'oubli
la fleur qu'approcher
rend muette

Dans le poème p.23 [«Il redescend [»]³ [,] j'ai été saisi par la stupéfiante vérité de :

«et la pitié sauvage
des talus»

justesse incroyable de mots en réalités inexplicables. Au-delà de l'esprit c'est la vie qui parle

Avec mon amitié admirative

Henry Bauchau

Ayant terminé ma lettre hier soir je reçois ce matin – remarquable coïncidence – la vôtre du 9 mai. Elle me touche fort par la proximité de pensée, d'expériences et par votre intérêt pour mon œuvre ou plutôt mon travail.

De Jünger m'intéressent surtout «Les Falaises de marbre» et le Journal⁴. Il m'a dit : «A 20 ans j'étais un guerrier, j'ai changé avec la vie.»

Amitiés

H.B.

3 *Incipit* du troisième poème de la suite «Études pour un psaume –I» du recueil *Solitude du cœur*.

4 *Sur les falaises de marbre* d'Ernst Jünger, a paru en septembre 1939 aux éditions Ziegler; on n'en trouve pas d'exemplaire dans la bibliothèque d'Henry Bauchau, non plus que d'*Orages d'acier*. Pour le Journal, y sont répertoriées, parmi d'autres œuvres d'Ernst Jünger, les éditions suivantes: *Jardins et routes. Journal I (1939-1940)*, traduit de l'allemand par Maurice Betz, édition définitive revue par Henri Plard, Paris, Christian Bourgois, Le Livre de poche – Biblio, 1993; *Soixante-dix s'efface I, Journal 1965-1970*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Paris, Gallimard, «Du monde entier», 1984; *Soixante-dix s'efface II, Journal 1971-1980*, traduit de l'allemand par Henri Plard, Paris, Gallimard, «Du monde entier», 1985; *Soixante-dix s'efface III, Journal 1980-1985*, traduit de l'allemand par Julien Hervier, Paris, Gallimard, «Du monde entier», 1996; *Soixante-dix s'efface IV, Journal 1986-1990*, traduit de l'allemand par Julien Hervier, Paris, Gallimard, «Du monde entier», 2002.

Henry Bauchau
18, passage de la Bonne-Graine
75011 Paris

Paris le 20 août 2003

Cher Marc Dugardin,

J'ai bien reçu, après un détour par la Normandie, votre lettre du 1^{er} août et votre texte *A la «vierge de pitié»*⁵. J'ai beaucoup aimé et admiré ce texte. J'aime sa voix basse à ras de terre avec parfois un élan qui découvre la profondeur d'où elle vient. C'est très beau, cela me touche beaucoup. Je trouve –mais j'ajoute immédiatement peut-être– que le 7 et le 8 sont moins importants, parce [que] se situant plus près d'une expérience individuelle. Mais je fais cette réflexion en y ajoutant un grand point d'interrogation.

Je suis très frappé par votre rythme qui me semble tout entier naître de l'oreille, une oreille très affinée. Une petite remarque à propos du 3. Vous dites :

«infiniment le bleu
comme s'il était
dans l'exil
la mémoire la plus douce.»

Est-ce une différence entre nous? Je sais que moi à cet endroit aurais écrit «de l'exil». Et je m'interroge sur votre stylisation du «dans» et du «de». Mais c'est seulement pour vous interroger.

Je fais la même réflexion pour le 10:

«pour qu'une
parole
naisse
dans la défaillance de la parole.»

Là aussi j'aurais mis «de» et votre «dans» m'interroge?

Très amicalement à vous

5 Marc Dugardin avait joint à sa lettre les treize feuillets tapuscrits de ce poème dédié à Olivier Rougerie, poème qui prendra place dans le recueil *Fragments du jour* (Rougerie, 2004). Une note de la fin du volume précise que cette suite de poèmes se réfère à une statue en pierre polychrome de la fin du XV^e siècle (Musée Trésor Francis Poulenc, Rocamadour).

Cher Henry Bauchau,

[...]

La soirée à laquelle je fais allusion se passait chez mon ami Lucien Noullez⁶ – nous avons évoqué, entre autres, des questions de traduction et nous n'avons pas manqué de parler de vous : Renate avait été très impressionnée par la force de votre présence, lors d'une rencontre (de psychanalyse?) à laquelle elle avait assisté.

J'ai été très touché par ce que vous m'écrivez à propos de ma suite de poèmes – et en particulier par ce «rythme (RYTHME) qui (me) vous semble tout entier naître de l'oreille». Merci.

Vos remarques à propos des poèmes 7 et 8...

– le 7 (allusion à Wozzeck de Berg⁷) est en effet personnel en ce qu'il exprime une «violence*» (ce qui m'est difficile. trop de colères subies dans l'enfance m'ont laissé dans l'effroi). Il est personnel aussi par l'allusion à Berg. Ce qui m'a particulièrement touché dans les opéras de Berg, c'est cette humanité au cours de la pire violence. J'avais entendu cela en écoutant cette musique. J'ai été bouleversé de lire ensuite sous la plume d'un commentateur (E. BARILIER⁸) des réactions qui rejoignaient, quasi mot pour mot, ce que j'avais moi-même ressenti. Musique d'extrême violence, opéras (Lulu également) qui plongent jusqu'au sordide – et où se fait entendre, au plus profond, un chant de profonde compassion –peut-être le mot ardon convient-il ici?

– le poème 8 est en effet très personnel (prudemment glissé dans une parenthèse!)⁹ – il m'a semblé indispensable comme transition, après les textes les plus durs, avant le retour à une certaine «douceur».

– quant à vos remarques portant sur «dans l'exil» et «dans la défaillance» et non pas de... c'est à peine croyable! Dans les 2 cas (j'ai été le vérifier)

6 Poète, enseignant et critique belge, Lucien Noullez a publié de nombreux recueils de poésie pour lesquels il a obtenu plusieurs prix.

7 *Wozzeck* d'Alan Berg (1885-1935) opéra écrit d'après la pièce de Georg Büchner (1813-1837), fut créé à Berlin en 1925. Cette œuvre dépeint les angoisses et hallucinations du protagoniste, objet des quolibets de son entourage, conduit au meurtre de sa compagne, et s'achève sur la scène poignante d'un orphelin à l'abandon. *Lulu* a été créé à Zürich en 1937.

8 Étienne Barilier est un écrivain et critique vaudois contemporain.

9 Ce poème est entièrement placé entre parenthèses.

le de n'a été corrigé en dans que lors de la dernière version!! Votre interrogation est donc devenue la mienne! Pourquoi dans, pourquoi cela s'est-il «imposé» à moi?

J'esquisse une réponse: avec «de», je parlais de l'exil ou de la défaillance comme si on les avait quittés. Avec dans, je souligne (et cela me ressemble assez je crois...) qu'il n'y a pas de sortie, de salut, de parole juste ... de façon définitive. Je reste dans l'incertitude (chère à Philippe Jaccottet). La confiance ne sera jamais au mieux, pour moi [,] qu'une «confiance tremblante».

Mais en voilà assez... je crains de vous avoir donné bien de la peine avec cette écriture souvent un peu tremblante elle aussi!

Vous voyez en tout cas que votre lecture attentive a été bien stimulante pour moi.

Et une fois encore, je ne puis que vous remercier, très cordialement, de la qualité de votre écoute, d'homme et de poète!

A mon tour,
amicalement,

M. Dugardin

** et ma culpabilité, bien sûr*

Cher Henry Bauchau,

Je veux ne pas tarder à vous écrire après ma lecture, réellement passionnée, de «Le Régiment noir». Mais que cette succession de courriers de ma part n'engendre surtout aucune pression pour vous: ne me répondez, si vous le souhaitez, que lorsque cela ne perturbera en rien votre emploi du temps.

J'espère que votre travail d'écriture se poursuit comme vous le désirez – vous savez pouvoir me compter désormais parmi les lecteurs qui attendent de découvrir un prochain livre de vous. J'espère aussi que votre œuvre continue à se diffuser, notamment à travers les traductions... sans oublier les expériences musicales! Comme vous le savez, j'avais pu assister à la répétition du premier acte de «Œdipe sur la route» à la Monnaie. J'ai pu ensuite suivre une bonne partie de la diffusion qui en a été donnée à la télévision¹⁰. Ce ne sont certes pas les conditions idéales pour écouter un opéra, mais en attendant mieux, cela m'a permis de découvrir avec émotion d'autres fragments de l'œuvre.

J'en reviens à la lecture de «Le Régiment noir». Beaucoup de choses m'ont travaillé, en profondeur, en le lisant. J'ai souligné de nombreux passages puis, à partir de là, noté quelques commentaires (peu) et retranscrit (abondamment) des extraits dans mes «carnets».

Je vais essayer sur cette base de structurer quelque peu ces notes de lecture /de lecteur. Je dois vous dire au préalable que le roman m'a fasciné, d'abord et tout simplement, si je puis dire, par la narration, l'histoire qu'il nous propose. Certes, c'est la force de votre écriture qui m'a accroché aussi intensément à ce récit. C'est aussi, d'emblée, l'écho en moi de son point de départ (la colère, le ressentiment du fils à qui le miroir révèle la «trahison» de sa mère, le «mensonge» de sa tendresse!) C'est aussi le réveil en moi de souvenirs d'enfance tournant autour de ma passion pour les «petits soldats»: il s'agissait de mon jeu favori (... et je possédais même une maquette de canon achetée à Waterloo). Vers onze, douze ans, en effet, je fis de

¹⁰ L'opéra a été créé sur un livret d'Henry Bauchau et une musique de Pierre Bartholomée à La Monnaie à Bruxelles le 7 mars 2003, mise en scène de Philippe Sireuil, direction musicale de Daniele Callegari. Avec José Van Dam (Œdipe), Valentina Valente (Antigone), Michael König (Clios), Hanna Schaer (Diotime), Ruby Philogène (Calliope), Elise Gäbele (Illyssa). Diffusion en direct le samedi 22 mars 2003 à 20h sur La Deux (réalisation TV: Benoît Vlietinck).

Napoléon et de ses «braves» mes héros!! Le petit Napoléon, objet d'humiliations, dit-on, dans son enfance, quelle revanche devait-il prendre... et sur qui? (plus tard dans l'Histoire, Hitler lui aussi, n'allait-il pas construire son délire à partir d'une revanche à prendre?)

Je dois ajouter que, outre la période napoléonienne, la guerre de sécession me fascinait – et je me souviens parfaitement avoir reçu (un peu plus jeune sans doute) un livre à colorier dont les canons et les uniformes, gris ou bleus, me subjuguèrent... Mais, à côté de ces «fascinations», il y a les peurs, des peurs si terribles qu'elles amènent les hommes à souiller leurs pantalons- il y a des cris insoutenables, ceux des «blessés qui savent qu'ils ne survivront pas à une nuit de gel». Déjà enfant, je devinais moi aussi que la guerre n'est pas un jeu d'enfant!

Si je devais à présent dégager un fil conducteur (mais votre roman est constitué évidemment d'un réseau de fils qui se croisent, se mêlent, se démêlent, proposant de multiples trames), je mettrais en évidence celui des armes, des êtres armés... ou désarmés dans les combats.

La «honte d'être sans armes» de Pierre au début du roman -celle dont le «narrateur» se défend (et même, il passera à l'attaque...) grâce à l'écriture! Ensuite bien entendu, l'arme du canon: le passage où «Johnson saisit vigoureusement son sexe à travers le pantalon de toile: Les canons, je les aime comme ça!» a déclenché en moi une sorte de choc et a entraîné des associations (j'emploie ce mot à dessein) qui ont ravivé un rêve travaillé jadis en analyse – et ces nouvelles associations m'ont entraîné un peu plus loin, un peu plus profond qu'à cette époque! Ce serait toutefois impudique d'en dire (surtout d'en écrire) plus ici. Ce ne fut pas un travail facile pour moi... mais je vous suis réellement reconnaissant de m'avoir aidé à creuser un peu plus en moi (même si c'est une blessure, indiscutablement).

Vers la fin du roman, la thèse du «désarmé» va revenir explicitement, mais ici aussi, tout un travail s'est accompli (celui des combats et de l'évolution des personnages, celui de l'initiation à d'autres façons d'être au monde et, entre les lignes, celui de la psychanalyse).

J'ai été bouleversé en lisant ceci: «vous êtes intérieurement cassé, vous êtes brisé et il est clair – selon le sens que vous donniez jusqu'ici à l'existence – que vous n'existez plus, puisqu'vous êtes désarmé.» ... et, un peu plus loin: «Est-ce que le combat va se terminer, est-ce qu'on peut vivre sans combat? Le combat continue, mais il a changé de sens et vous devez le soutenir sans armes.»

Désarmé (d'abord dans la honte) – Armé (jusqu'à en devenir cruel!) – Désarmé à nouveau (parce qu'on aurait dépassé la volonté de se venger?)

Peut-être pourrait-on dire: parce que l'on a cessé de se tromper de combat?... mais ces choses-là ne sont jamais définitives!)

À ce fil, je pourrais alors mêler celui de la colère. C'est en tremblant, vraiment, que j'ai retranscrit le passage: «c'est là que va déborder la colère de Pierre (...) et on sait que Cheval rouge est devenu cruel» (page 227 dans l'édition originale), où il est question de «mauvais sein» et «du cœur qui ne donnait pas sa chaleur»! Mais j'ai été retenu aussi par le passage où Johnson lie la colère à l'espérance: (page 307) peut-être, à la lecture de «Régiment Noir», quelque chose de ce lien entre colère et espérance (que vous mettez ailleurs dans la bouche de la Sibylle) commence-t-il à s'éclairer pour moi...

Mais il va bien falloir que je me limite! Je veux vous dire encore avoir été très touché par la scène où Mérence invite à «méditer» dans une sorte de réciprocité entre le regard humain et le regard des fleurs (pages 270, 271). Cela m'a semblé un superbe moment d'écriture poétique et de célébration de la beauté, de la femme, de la vie!

Avant de «conclure» (ce n'est pas le mot qui convient), je voudrais relever encore cet autre moment, où il est dit que Pierre est «malheureux» (et le lecteur du roman n'en doute pas en effet): «Pourquoi, pourquoi? La réponse est: Parce qu'il croit qu'il faut faire grandir l'injustice pour qu'on ose tirer sur elle au canon.»

Ce passage m'a immédiatement retenu et, en même temps, il m'a semblé d'abord totalement énigmatique. A présent, je crois pouvoir tenter de l'interpréter à partir d'éléments que j'ai relevés plus haut... «ne pas se tromper de combat»: se battre dans le ressentiment ne fait que meurtrir davantage le combattant. Il faut alors s'inscrire dans le «vrai» combat, celui qui nous révèle que, au fond, nous sommes désarmés??

Mais je crains d'être là bien confus. Et je ne veux pas avoir l'air de vous questionner sur le «sens» de ce que vous avez écrit.

Il me suffit de constater les résonances que la lecture de ce roman a suscitées en moi et de vous exprimer toute ma gratitude: l'écriture, à une telle profondeur, se révèle bien (pour celui qui écrit – pour celui qui lit ou écoute) comme véritable expérience de vie. Oserais-je dire: comme travail de déchirement et d'espérance?

Avec amitié

M. Dugardin

Paris, le 23 janvier 2004

Cher Marc Dugardin

J'ai bien reçu votre lettre du 2 janvier. Je regrette de ne plus vous avoir donné de nouvelles car j'ai eu des ennuis de santé en décembre et encore maintenant. J'ai beaucoup aimé les derniers poèmes que vous m'avez envoyés. Vous arrivez à exprimer des choses très profondes avec des moyens très simples et des images qui me touchent beaucoup.

Je ne puis vous en dire plus pour le moment et vous envoie toutes mes amitiés.

Aische-en-Refail

2 septembre 2004

Cher Henry Bauchau,

C'est une joie profonde pour moi (et, je le sais déjà, pour beaucoup d'autres) d'avoir pu lire un nouveau livre de vous – et quel livre!¹¹

J'en ai été touché d'abord parce qu'il m'a rappelé tel de ces enfants psychotiques avec lesquels j'ai moi-même travaillé jadis, en tant qu'éducateur. On n'oublie jamais ce que la rencontre avec des êtres si « riches » en souffrance humaine a remué en soi ! A travers les « jeux de mots » – les jeux avec les mots et leurs sens multiples (et leur musique) – Orion m'a rappelé un adolescent délirant qui avait, par exemple, traité un jour les éducateurs de « dicateurs-dicapés »... ce qui nous renvoyait sans ménagement à nos questions et à nos limites !

Mais vous avez écrit un roman (vous y avez insisté lors de cet entretien que j'ai entendu à la radio) – non un exposé clinique...

A le lire, je me sens soutenu pour me reconnaître pleinement membre du « peuple du désastre » (mon expérience quotidienne ne cesse de me rendre

¹¹ *L'enfant bleu*, Arles, Actes sud, 2004.

plus lucide à ce sujet!), sans toutefois discréditer tout ce que j'ai pu tenter, à partir de là, sur le plan professionnel et aussi sur le plan de l'écriture poétique.

On peut donc (se) faire confiance un peu, «malgré tout», ne pas entraîner sa propre vie et celle des autres dans le désastre où nous sommes nés!

Le sens de tout cela? Une espérance? Vous n'affirmez rien là-dessus, rien sinon cette part en nous qui nous dépasse, nous relie aux autres (du plus profond de notre solitude). J'ai aimé que vous le rappeliez, à la fin de cet entretien à la radio, vous démarquant ainsi de Cioran, dont je ne supporte personnellement pas la «complaisance pessimiste», si je puis m'exprimer ainsi.

Non, décidément, on (...je! - nous, les jeunes aujourd'hui surtout), on a besoin d'une voix comme la vôtre, qui reconnaît lucidement la souffrance et l'impuissance quelquefois face à elle, mais qui refuse aussi de se laisser entraîner dans un désenchantement (le mot est à la mode) mortifère.

Il y a, inexplicable, une sorte d'«espérance» (Bonnefoy dit cela également) et si la poésie ne témoigne pas de cela aussi- alors, à quoi bon la poésie?

J'espère ne pas avoir été trop confus... Retenez en tout cas, cher Henry Bauchau, ma profonde et amicale gratitude,

M. Dugardin

MARC DUGARDIN

Post-scriptum

J'ai pu écouter récemment (et avec une très profonde émotion) des extraits de la chaire poétique que, tout comme vous, François Jacqmin¹² a tenue à l'UCL.

Après des heures (je n'en ai qu'un bref résumé) où ses propos sont d'un pessimisme décapant, il conclut (disant lui-même se contredire) en rappelant qu'un poème (ou un vers) est parfois tout ce qui reste pour relier quelqu'un qui est «dos au mur» à l'humain.

Et il affirme même: «La poésie sera consolatrice ou rien»!

12 François Jacqmin (1929-1992), poète belge, auteur de plusieurs recueils poétiques pour lesquels il a reçu des prix renommés, a commencé à publier dès 1954. Proche de la revue *Pphantomas*, il s'est aussi intéressé au mouvement *Cobra* et aux théories psychanalytiques.

Louveciennes, le 21 septembre 2004

Cher Marc Dugardin

Merci de votre lettre du 2 septembre qui m'a beaucoup touché car je vois que vous avez bien compris le sens profond de mon livre, exprimé dans la confusion naturelle de la vie.

J'ai été très frappé par cet adolescent délirant dont vous me parlez traitant un jour les éducateurs de dictateurs-dicapés. Au fond de mon livre il y a justement ce problème : En faire assez, sans en faire trop.

J'ai été très touché aussi par votre post-scriptum où vous parlez de François Jacquemin [sic] que j'admire moi aussi beaucoup. Mais son propos : «La poésie sera consolation ou rien» ne me paraît pas juste. Je ne crois pas que la poésie doit consoler, je crois qu'elle doit nous entraîner dans la vie dans toutes ses formes, car nous n'avons pas à être consolés. Nous avons à être dans la vie.

Je ne vous parle pas encore de votre livre *Fragments du jour*¹³ que j'ai admiré au cours d'une première lecture, mais une seule lecture ne suffit pas pour un livre de cette importance. J'espère pouvoir bientôt vous écrire à son propos.

Je vous dis toute mon amitié.

13 Marc Dugardin, *Fragments du jour*, Rougerie, Mortemart, 2004.

Cher Henry Bauchau,

Voici, comme je vous l'avais annoncé, quelques «résonances» (j'aime beaucoup ce mot que vous avez employé dans votre dernière lettre), quelques résonances donc en moi à la suite de la lecture de Diotime et les lions.

J'espère que, de votre côté, vous avez pu vous tenir, comme vous le souhaitiez, à votre travail. Il va sans dire, une fois encore, même si vos réponses, nos échanges, comptent beaucoup pour moi, que je tiens à ne pas interrompre ce travail personnel – et que je saurai attendre sans impatience (n'est-ce pas une des «leçons» de Diotime?) que vous puissiez réagir à mon envoi.

Le récit se fonde sur la tension entre un pôle de «douceur», d'«harmonie» et un pôle de passion violente et de recherche du pouvoir. Féminin et masculin, serait-on tenté de dire, mais les clichés trop simples sont ici troublés, puisque Diotime elle-même sera amenée à vivre, en elle, les deux pôles de cette tension.

Pas d'apaisement possible pour elle en tout cas (ni pour aucun de nous!) sans reconnaissance de ce pôle de la sauvagerie, celui du sang, celui des pulsions – il faut accepter le combat!

Dans un premier temps, j'ai été troublé, croyant ne pas retrouver la problématique du «désarmé» qui m'avait tellement marqué et fait réfléchir à la lecture du Régiment noir: non plus le combat mené comme une revanche personnelle que rien ne pourra jamais venir assouvir, le combat où l'on devient cruel, comme dans un premier temps, celui de Pierre qui a «(sucé) le mauvais sein»... mais l'affrontement de l'existence («le combat continue, mais il a changé de sens et vous devez le soutenir sans armes.») – c'est ici bien sûr le Régiment Noir que je citais.

Mais il s'agit bien, dans votre récit DIOTIME, d'un combat «rituel» – et c'est vers cela aussi qu'évoluent les combattants du Régiment Noir. Combat rituel qui permet de reconnaître la violence en nous (refuser cette part peut conduire à la folie. La mère de Diotime le comprend et c'est pourquoi elle cesse de s'opposer à son projet...)

Autre résonance profonde en moi de votre récit, celle de la danse, ce langage du corps. Si maladroit pour danser (on ne guérit jamais d'une éducation qui a chargé le corps de toutes les fautes...), j'apprends de plus en plus à reconnaître la joie que peut donner la cadence du poème (liée, entre autres[,] à celle de la marche)*... Façon, tout de même, d'abandonner un peu son corps à ce monde qui le porte, le « transporte » (évocation du sexuel, lorsque je le formule ainsi).

Danse – confiance (ah! ceux du « peuple du désastre » seront toujours tentés, il me semble, d'envier – mais à quoi bon? – celles et ceux pour qui la confiance paraît plus évidente, moins tremblante!). Danse qui nous relie à l'« origine du monde », danse dans laquelle (je vous cite encore) pourrait se réaliser « la réconciliation de l'âme avec son corps sauvage ». Oui, parfois, dans le poème, si le rythme en est « juste », c'est que quelque chose comme cela est vécu – et proposé à d'autres vivants. Et cela peut procurer un profond sentiment de joie.

Il y a la danse, mais également le chant. Dans le poème, le chant serait ce qui déborde le poète lui-même, inscrit ses mots dans quelque chose de plus vaste, le mouvement même de la vie qui l'a précédé, qui le suivra. Entendre cela, c'est être déchiré. Puis apaisé. Se réjouir de la vie en nous... La laisser chanter en nous... Transmettre cela qu'il ne sert à rien de vouloir garder pour soi.

« Leçon » (je n'emploie ce mot qu'avec prudence) de votre récit, Diotime et les lions. « Leçon » (toujours avec les guillemets) de cette paix profonde qui m'a gagné après vous avoir rencontré – et je vous remercie encore, de tout cœur, pour ce don...

... « Leçon » qui n'est pas acquise une fois pour toutes! Et c'est bien autre chose même qu'une leçon (avec ce que ce mot pourrait avoir de réducteur) que de dire comme vous l'avez fait lorsque nous nous sommes rencontrés : « on peut très bien vivre dans la déchirure – on peut très bien vivre dans l'espérance - Les deux sont justes » Mais n'ai-je pas déjà rappelé ces mots dans mon courrier précédent? ce que vous avez dit là, la manière de le dire, de l'inscrire dans un silence aussi, voilà qui s'est marqué profondément en moi.

Car si on (si je...) n'a pas besoin de «leçon», on peut avoir besoin de quelqu'un qui nous aide. Dire oui, je terminerai là-dessus, dire oui à la vie, c'est dire oui aussi à du «terrible»¹⁴. Diotime a besoin que quelqu'un lui dise oui, plutôt confirme le oui qu'elle s'apprête à dire (à risquer...), en l'occurrence c'est Cambyse qui lui donnera cette approbation, cette «bénédiction»...

[...]

Il y aurait bien des points encore que je pourrais vous exposer, à partir de mes notes (dans mes «carnets») suite à notre rencontre et à partir des passages soulignés dans Diotime. Mais je ne veux pas abuser. Ajouter simplement ceci : la pierre blanche laissée par le prêtre à l'intention de Diotime, lisse et douce, sur laquelle rien n'était écrit», m'évoque quelque chose de très poétique, lorsque le secret, l'obscur en nous, si terrible parfois, est aussi une promesse, une espérance, un espace pour ce qui peut advenir...

Mais je ne serai pas plus long là-dessus, ne voulant pas encombrer de mots le silence qui, parfois, en «sait» et en «dit» plus long...

en amitié,

Marc

* *À moins que je ne puisse parler ici de la «Blessure qui guérit»?*¹⁵

14 On pense à la première des *Élégies de Duino* dont Philippe Jaccottet a proposé une traduction : «Car le beau n'est rien / que ce commencement du Terrible que nous supportons encore, /et si nous l'admirons, c'est qu'il dédaigne, indifférent, /de nous détruire. Tout ange est terrifiant.» Rainer Maria Rilke, *Les élégies de Duino*, Traduction et postface de Philippe Jaccottet, & texte allemand, Genève, La Dogana, 2008.

15 Allusion au livre d'Henry Bauchau *La blessure qui guérit* publié aux éditions Alice (collection «noms de dieux») en 1999; si l'on en croit la première lettre écrite par Marc Dugardin en octobre 2002, c'est là le premier texte qu'il ait lu d'Henry Bauchau.

Paris, le 7 mars 2005

Cher Marc,¹⁶

Merci de votre lettre du 18 février. J'ai été obligé d'aller passer quelques jours à l'hôpital pour une observation cardiaque. Me voilà revenu et j'espère pouvoir me remettre au travail.

Oui, comme vous le dites, il y a une tension perpétuelle en nous entre un pôle de douceur qui est aussi le pôle désarmé et le pôle du désir de sauvagerie et de résistance aux agressions. C'est là qu'il y a eu de grandes confusions, que vous n'avez pas connues, à la fin des années trente. A ce moment tous les jeunes, dont j'étais, après la révélation des horreurs de la guerre et surtout des opérations des marchands de canon, nous étions pacifistes. Et au même moment nous étions menacés par un adversaire tout à fait à l'opposé de nos désirs et de nos rêves. Il a bien fallu se rendre compte qu'à un moment donné quand le conflit s'est présenté, le grand mouvement généreux du pacifisme a nui à notre résistance à l'agression ennemie.

Je crois qu'il en est ainsi dans la vie. Il faut donc bien savoir quand on peut vivre désarmé et quand au contraire on met ainsi en danger les autres. Le problème de l'assaut de ce que j'aime appeler la sauvagerie plutôt que la violence est un problème, à mes yeux, très fondamental. Il faut surmonter la violence, mais la sauvagerie intérieure, nous devons la garder, car c'est notre richesse, c'est la richesse de l'inconscient. Inconscient qui est toujours sauvage et barbare. Il faut trouver le moyen de canaliser ces forces, c'est l'œuvre de toute la vie. Mais il ne faut pas annihiler la voie sauvage dans la banalisation de la vie courante.

Je ne peux vous en dire plus pour le moment, car je suis obligé de me ménager beaucoup.

Avec mes pensées les plus amicales

16 Une partie de cette lettre a été reprise à la date du 7 mars 2005 dans *Le présent d'incertitude*, op. cit., pp. 232-233.

ce 9 août 2005

Cher Henry Bauchau,

[...]

[C]omme je vous l'avais annoncé, j'ai lu « sur les falaises de marbre » de Ernst Jünger – un livre que vous m'avez naguère particulièrement recommandé.

J'ai mieux compris pourquoi cette œuvre importait tellement pour vous, pour votre propre travail dans le domaine du roman : ces grandes figures combattantes qui font s'affronter en fait les forces qui habitent chaque homme et l'humanité depuis toujours, les forces de destruction (l'actualité ne cesse de les montrer à l'œuvre !), la force aussi de la sagesse qui a permis aux hommes, malgré tout, de n'être pas anéantis.

M'interroge cette importance du modèle, du chef,... de l'« élite ». Cela me semble moins convaincant chez Jünger, ou plus troublant que, par exemple, dans votre « régiment noir ». Je ressens que chez vous l'écoute, la bienveillance ont plus de place (est-ce dû à l'expérience de la psychanalyse ?). Il y a aussi, dans vos romans, l'importance des personnages féminins, ces femmes qui (re)mettent au monde, ces « guérisseuses » - le roman de Jünger manque singulièrement de femmes (les femmes y ont manqué, en tout cas, au lecteur que j'étais).

Il y a chez Jünger de l'émerveillement (magnifique description du « grand lit doré de Cipango »), de l'espérance, des doutes aussi, bien sûr, lorsque décidément le « mal » semble le plus puissant, une méditation sur le sens des (inévitables) défaites, un apaisement final (qui est une « entrée dans la paix de la maison paternelle » - la figure de l'homme « domine » décidément dans le roman de Jünger... ?)

Merci à vous, une fois encore, pour cela et, surtout, pour le souffle de votre propre écriture (« car celui-là est le plus fort qui a le mieux respiré » déclare Jünger), car elle est pour moi une invitation et un soutien vers une respiration plus ample et plus confiante.

Louvenciennes, le 17 septembre 2005

Cher Marc,

[...]

L'été a été assez maussade ici aussi et je l'ai surtout consacré à travailler dans les limites qui sont maintenant les miennes. J'ai bien noté votre nouvelle adresse à Namur.

Comme vous j'aime bien Emily Dickinson¹⁷. Je ne connais qu'une très faible part de sa correspondance. Parfois je la trouve un peu banale mais elle a aussi des cris d'une grande force et parfois des accents très simples qui me touchent aussi beaucoup. Je pense que vous n'avez pas tort de dire que parfois elle était un peu folle et je crois que son mentor, en l'appelant «ma fêlée», rendait peut-être justice à la part de génie qui était en elle. Parce que cette part de génie réside justement dans cette fêlure qui vous fait ressentir le monde et les choses les plus simples d'une façon beaucoup plus forte.

Je comprends les réserves que suscite en vous, avec l'admiration, *Sur les falaises de marbre* d'Ernst Jünger. Ce livre a été publié en 1939 en Allemagne¹⁸, je l'ai lu au début de la guerre de 40 ou 41, je crois, ses accents prémonitoires nous ont beaucoup frappés alors ainsi que ses accents de sérénité face à l'écroulement d'un monde. Son style tendu et réservé aussi, comme l'homme.

17 Emily Dickinson (1830-1886), poétesse américaine qui ne connut aucune reconnaissance littéraire de son vivant. Elle ne quitta guère la maison familiale d'Amherst en Nouvelle-Angleterre et entretint des correspondances passionnées avec divers correspondants masculins; la plus grande partie de son œuvre, plusieurs volumes de vers et plusieurs de correspondances, a été publiée après sa mort. Dans la bibliothèque d'Henry Bauchau, on trouve une édition bilingue des *Poèmes* (introduction et traduction de Guy-Jean Forgue Paris, Aubier-Flammarion, 1970) ainsi qu'une édition également bilingue des *Quatrains et autres poèmes brefs*, traduction et présentation de Claire Malroux, Paris, Gallimard, «Poésie», 2000. Pour la correspondance de la poétesse, Marc Dugardin de son côté s'est intéressé à *Autoportrait au roitelet*, Hatier, 1990, et *Lettres au maître, à l'ami, au précepteur, à l'amant*, José Corti, 1999.

18 Ce livre a été publié en septembre 1939, et son éditeur Benno Ziegler a évité de demander le visa de la «commission de contrôle du parti pour la protection des écrits nationaux-socialistes» qui pratiquait la censure: «Le livre a effectivement échappé à l'interdiction mais a valu à Jünger une sérieuse hostilité dans les milieux nazis en particulier auprès du Reichsleiter Bouhler: mais Hitler a préféré fermer les yeux, ne souhaitant pas frapper un héros aussi glorieux de la Première Guerre mondiale», Ernst Jünger, *Journaux de guerre II. 1939-1948*, édition établie sous la direction de Julien Hervieu, Paris, «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, 2008, pp. 1103-1104.

J'ai consacré l'été à mettre au point un Journal ancien, à préparer un recueil de poèmes en grande partie inédits et à réécrire la première moitié du livret d'opéra inspiré d'*Antigone*.

Très amicalement à vous

Henry

Namur, ce 27 janvier 2008

Cher Henry,

[...]

A la lecture de votre dernier roman¹⁹, je ressens quelque chose du même ordre [l'impression heureuse d'une belle et apaisante rencontre]. Non que tout y soit facile! Vous n'édulcorez rien, vous ne cherchez en rien à «arrondir les angles» mais, tout à l'inverse, vous prenez en compte ce qui est avec une franchise, une liberté qui m'ont laissé stupéfait. Vous n'écrivez pas pour (vous) prouver quoi que ce soit, vous nous donnez une leçon magistrale de «lâcher-prise», précisément parce que, me semble-t-il, il est moins que jamais question de donner une quelconque leçon...

Ce qui n'est pas là parce que cela nous arrange, nous ne pouvons qu'y faire face ou être submergés, nous ne pouvons échapper à ses contradictions: «Comment supporter cette vie partagée entre le doute et l'espérance, comment ne pas la supporter?» écrivez-vous.

Le lâcher-prise, vous l'évoquez explicitement page 239, dans les relations du narrateur avec son fils (et ce passage m'a tout particulièrement touché), puis, plus bas, dans «ce qui se situe(nt) hors des mots.»

Et bien des choses, dans le roman, sont au-delà des mots, ou en-deçà, nous laissent «sans mots»! La terreur dans les tripes, ce ne sont pas des mots en effet! Et comment accepter avec des mots qui se devraient d'être «raisonnables» cette sorte de symétrie que vous dégagez entre l'amour, qui sera meurtrier, de Shadow et celui de Stéphane, dont vous écrivez magnifiquement qu'il est ce qu'il «n'a pas reçu et que pourtant il a donné»?

19 *Le boulevard périphérique*, Arles, Actes Sud, 2008.

Mais je ne vais pas vous retranscrire ici les notes multiples que j'ai prises, les passages nombreux de votre livre que j'ai soulignés. (Re)lâcher, défaire y apparaissent en tout cas comme des mots-clés, «défaire pour la chose inconnue qui ressemblait plus à une sorte d'achèvement qu'à une défaite», écrivez-vous en évoquant la figure d'Antigone... Et, quelques lignes plus bas, vous observez les deux mouvements contraires (les nuages, la Seine) qui ne se heurtent pas – «Ni l'un ni l'autre ne contient toute la vérité.»

Je voudrais encore vous livrer quelques autres réflexions, plus éparées, au sujet de ce roman dont je ne sais si les mots qui précèdent indiquent suffisamment à quel point il m'a ému...

J'ai trouvé d'une force extraordinaire ce passage où les femmes s'interposent entre les hommes prêts à aller au massacre: il m'a fait revenir en mémoire une toile du peintre David, où l'on voit les «Sabines» se jeter entre des combattants²⁰.

Par ailleurs, la musique profonde de votre écriture, une fois de plus, m'a frappé. Elle apparaît explicitement, entre autres, dans les passages où vous évoquez les voyages en train ou en métro. Ou encore dans cette phrase si poétique: «Je préfère les tam-tam qui rythment le mouvement des rameurs sur la barque inexorable.»

Enfin, m'a retenu le rapprochement avec Dostoïevski. Ce romancier qui nous met si souvent en effet devant le plus extrême du «mal» et du «bien», sans parvenir à en tirer une quelconque conclusion, sinon d'être un homme bouleversé comme peut l'être son lecteur – et le romancier se surprend en effet alors à glisser son commentaire, son questionnement personnel en plein milieu de son propre roman...

Car il s'agit bien, chez lui comme chez vous, de roman, il s'agit bien avant tout de témoigner de la condition humaine, de ce qu'elle a d'inexplicable, dans l'horreur comme dans la jubilation. Oui, c'est de cela que vous témoignez et pour que soit possible malgré tout «une petite lumière, une communion douloureuse toute humaine et fragile», comme lors de ce repas à trois qui a lieu après la mort de Paule.

Je ne veux rien ajouter, sinon un remerciement du fond du cœur, pour vous être engagé jusque là dans ce qui fait notre fragile et fervente humanité.

Marc Dugardin

20 Jacques Louis David, «Les Sabines», 1799, Musée du Louvre.

Louvenciennes, le 8 février 2008

Cher Marc,

J'ai été frappé pour commencer par le récit de rêve que vous faites, je ne veux pas le commenter.

Je suis très content que vous ayez vu – ce qui échappait à beaucoup de critiques – que ce livre était un lâcher-prise. Je suis heureux que vous ayez aimé le passage sur l'ancienne Gare du Nord de Bruxelles où les femmes s'interposent entre les hommes et les soldats.

Toute votre lettre me dit d'ailleurs que vous m'avez bien compris et c'est pour moi une vraie joie.

Avec toute mon amitié

Henry

Notule sur la présente édition de quelques lettres Henry Bauchau-Marc Dugardin.

La correspondance présentée ici ne comporte qu'un peu plus d'une dizaine de lettres choisies parmi les quarante environ qu'ont échangées à ce jour Henry Bauchau et Marc Dugardin. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une édition scientifique même si nous avons en général respecté la présentation des auteurs et proposé quelques notes. Les lettres ont été librement choisies et parfois tronquées, confiante que nous sommes dans la capacité du lecteur à rétablir la cohérence de l'échange, mais aussi en sa curiosité qui l'incitera, nous l'espérons, à lire l'ensemble des manuscrits déposés au fonds Bauchau de l'Université de Louvain-la-Neuve. Nous avons cependant retenu avec une certaine prédilection les lettres qui proposaient les regards croisés des deux lecteurs, chacun commentant les écrits de l'autre, ou qui parlaient des lectures qui ont compté pour chacun d'eux, les deux activités étant également nourricières pour l'un et l'autre. Cette correspondance commence en octobre 2002, à l'initiative de Marc Dugardin

qui établit ainsi le contact, permettant que se développe ensuite l'amitié entre les deux hommes, qui se sont par la suite rencontrés²¹. L'essentiel des échanges semble se tenir dans le retrait du monde et tourner autour de l'écriture des poèmes de l'un, des romans de l'autre : avec beaucoup de délicatesse et d'acuité du regard, des questions d'écriture y sont abordées ; la musique dont on sait combien elle compte pour Henry Bauchau et combien elle entretient des relations essentielles avec l'œuvre de Marc Dugardin y tient aussi une bonne place. Pourtant le face-à-face d'une très grande nudité et humilité que révèlent ces lettres dit combien, à travers l'œuvre, la leur comme celles d'autres, les préoccupent le bien-être psychique des êtres proches, l'apaisement à apporter à ceux que la vie met sur leur chemin, la conciliation pour soi des postulations si contradictoires entre lesquelles nous sommes, parfois aussi démunis les uns que les autres, saisis. Marc Dugardin semble avoir tressé dans sa vie la poésie –il a publié de nombreux recueils dont cette correspondance témoigne partiellement- à l'aide qu'il a pu apporter en tant qu'éducateur spécialisé à de jeunes psychotiques. Ainsi toutes sortes de « connivences » –c'est là le titre de son premier recueil paru en 1982- ne pouvaient qu'entraîner les deux écrivains l'un vers l'autre.

Nous remercions Marc Dugardin de nous avoir donné quelques-unes des précisions qui nous manquaient, ainsi que David Martens et Lauriane Sable pour leur aide.

Catherine Mayaux

Université de Cergy-Pontoise

21 Voir *Le présent d'incertitude*, *op. cit.*, p. 222.